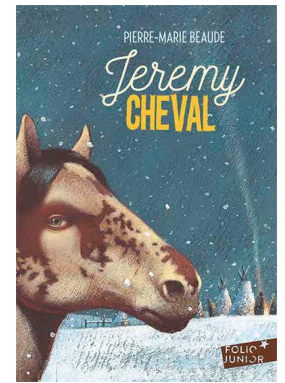


---

*C'est la femme du pasteur, le révérend Moriarty, qui le trouva. Il avait ouvert des yeux noirs si empreints de tristesse qu'elle y avait vu le reflet de toute la misère du monde. Une femme indienne avait abandonné son enfant. On ne saurait jamais pourquoi. Peut-être que si elle avait su écrire, elle aurait glissé un mot dans le bout de couverture pour expliquer son geste : « Je suis pauvre, je ne peux pas le nourrir. » Ou bien encore : « Je suis malade, je vais mourir, sauvez mon enfant. » Mais sans explications, l'enfant avait été exposé sur les marches de l'église, offert à qui voudrait bien le prendre, aux bandits de toute espèce qui auraient très bien pu s'en emparer pour en faire un petit esclave.*



Heureusement, la chose s'était produite un dimanche, jour où madame Moriarty précédait son mari pour ouvrir l'église et préparer l'office.

Quand le révérend Moriarty était arrivé à son tour, elle lui avait mis l'enfant dans les bras, lui signifiant qu'il avait un sujet tout trouvé pour son prêche ; il n'y avait pas à chercher l'inspiration ailleurs. Et le pasteur avait obéi à sa femme. Il avait commenté le passage des saints Évangiles qui disait : « Laissez venir à moi les petits enfants. » Madame Moriarty se tenait bien droite au côté de son mari, berçant le bambin qui s'était mis à pleurer. Le sermon à peine terminé, madame Norton avait brusquement quitté sa place et l'avait pris d'autorité dans les bras de la femme du pasteur :

– Donnez-le-moi, cet enfant-là a besoin d'une vraie mère.

Elle avait passé la fin de l'office au fond de l'église, à bercer l'enfant qui pleurait de plus belle. Il n'avait pas cessé sur tout le chemin du retour.

– Cesse donc tes jérémiades, veux-tu, disait-elle en essayant de le cajoler.

De cette première journée de pleurs, l'enfant tira son nom : Jeremy. Ce ne fut qu'au soir du deuxième jour que madame Norton réussit à le calmer. Elle n'avait jamais pu avoir d'enfant, et la venue de ce bambin dans sa maison la comblait. Quant à son mari, il n'eut rien à dire. Elle était bien la seule personne capable de lui imposer sa volonté. C'était une femme douce et tendre, mais derrière l'air naïf que lui donnaient ses cheveux roux et son visage parsemé de taches de rousseur se cachait un solide tempérament. Elle tenait sa farouche volonté de ses ancêtres irlandais, les Callan, débarqués dans le Nouveau Monde à cause de la terrible famine qui s'était abattue sur l'Irlande. Ils avaient traversé l'océan sur des bateaux surchargés d'émigrants et risqué mille fois leur vie pour venir s'installer dans ces terres reculées du grand Ouest.